

Mon être hybride

Ludmila Steckelberg

Number 9, Fall 2017

L'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (print)

2371-4875 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Steckelberg, L. (2017). Mon être hybride. *TicArtToc*, (9), 14–17.

Photo : Marcus Freitas

Ludmila Steckelberg

Mon être hybride



Tangled 1, 20 x 35 po, 2017.



Tangled 2, 20 x 35 po, 2017.

Née à Brasilia, Brésil, **Ludmila Steckelberg** est une artiste visuelle multidisciplinaire installée à Montréal depuis 2009. Détentrice d'une maîtrise en muséologie, Ludmila est également photographe et designer. Elle a participé à plusieurs expositions en tant qu'artiste au Canada, en Europe et dans son pays d'origine. Son travail a été publié dans des revues et fait partie de collections particulières et de musées un peu partout dans le monde, comme celle du Musée d'art moderne de Rio de Janeiro au Brésil. Ludmila travaille à la galerie Espace Projet, comme assistante à la direction.

J'ai toujours voulu immigrer, expérimenter d'autres cultures, d'autres façons de vivre. Alors, quand une de mes professeurs d'art m'a parlé de la possibilité d'entamer un processus pour venir vivre au Québec, j'ai saisi l'occasion. J'avais 27 ans quand j'ai finalisé le processus d'immigration et en 2009 je suis partie du Brésil vers mon pays d'accueil. Aussitôt que je suis arrivée, j'ai été acceptée dans le programme de francisation du gouvernement du Québec pour apprendre la langue que j'avais choisie, et donc la culture dans laquelle j'avais choisi de m'immiscer. Complètement déçue du programme de francisation, j'ai alors décidé de poursuivre un certificat en français langue seconde, à l'Université de Montréal, suivi de près par une maîtrise en muséologie. J'étais artiste et designer déjà depuis 2005 et j'étais heureuse de pouvoir essayer de joindre mes connaissances dans les deux domaines avec ce programme.

Je suis alors artiste en arts visuels, en art contemporain. J'ai débuté ma carrière comme photographe. Très tôt, j'ai commencé à scanner des photographies de ma famille où je faisais des interventions à l'aide de logiciels

numériques. À un moment donné j'ai été influencée à faire un retour sur la matière, à travailler directement les matériaux. J'ai commencé alors à faire des interventions textiles sur de vraies photos anciennes. Maintenant, je me vois aller de plus en plus vers l'art textile pur, je commence à voir la photographie plutôt comme un produit final qu'une matière première. J'ai des projets d'objets et d'installations. Malgré son existence, ma carrière d'artiste s'est toujours déroulée en marge de ma vie, entre les études, le travail et la vie personnelle. Cette facette de moi a toujours été présente, d'une manière ou d'une autre. Le processus d'immigration et ma trajectoire ont eu un impact profond, mais subtil au premier regard, sur cette pratique artistique intermittente.

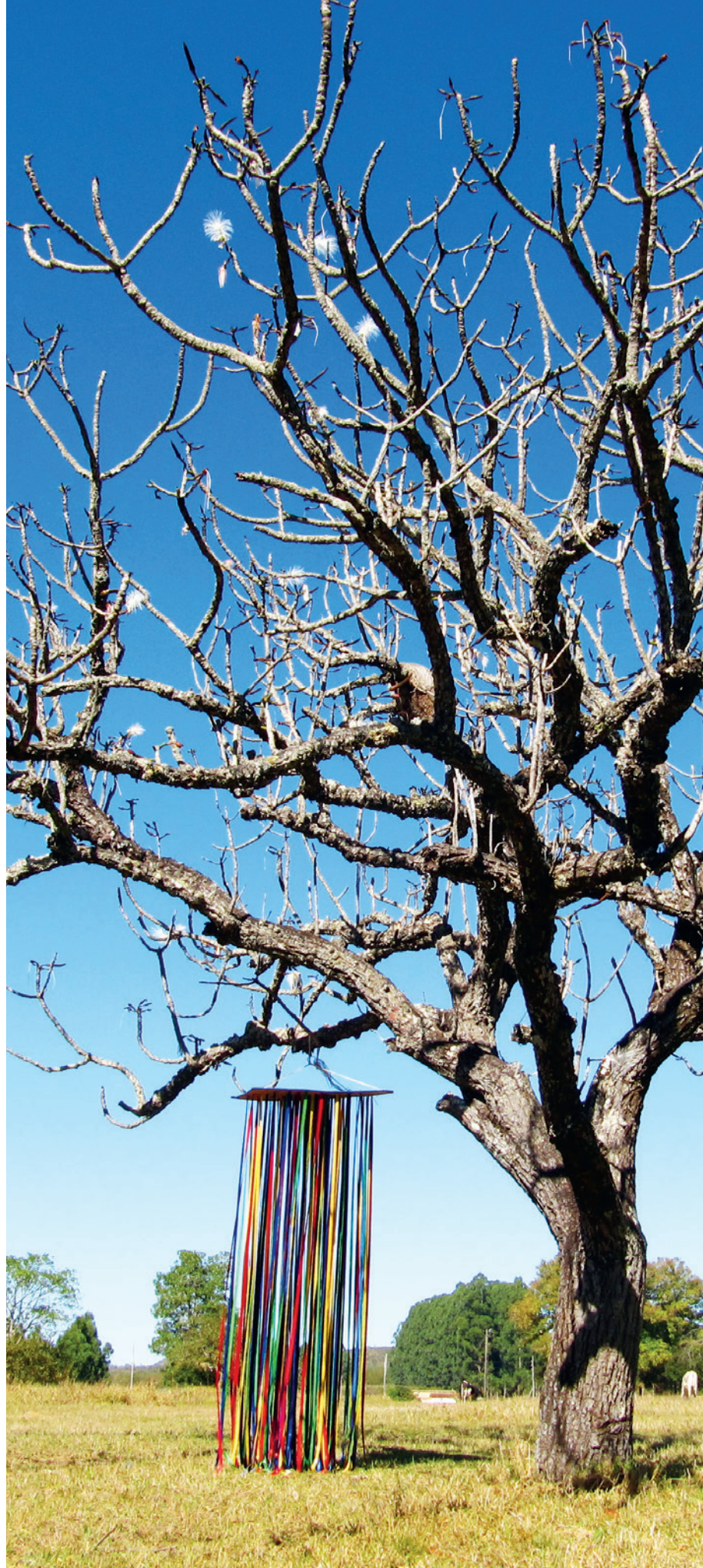
Plutôt que de vouloir m'intégrer et courir peut-être le risque de me faire assimiler, de voir mon corpus se dénaturer, j'ai choisi de manière presque inconsciente d'aller vers l'altérité. Il existe en moi une nécessité de montrer qui je suis et d'où je viens à travers mon travail — une conséquence directe de mon vécu d'immigrante. C'est à travers le contraste que j'arrive à vraiment

m'apercevoir, à me voir. J'ai toujours favorisé la différence en essayant de me démarquer. Avec ces intentions dans mon inconscient, mon œuvre a fini par s'entourer encore plus d'un imaginaire presque fantastique qui utilise des éléments propres de la culture populaire brésilienne pour façonner mon discours à travers l'iconographie, et l'esthétique culturelle de mon pays. Mon travail est devenu essentiellement brésilien.

En fait, je vois l'immigration comme une mort et une renaissance. Cette image peut s'appliquer à tous les aspects de la vie. Mourir à un endroit – pour cet endroit et pour les personnes qui y restent – et renaître ailleurs – pour des personnes différentes, parfois trop différentes. Et même si je suis consciente du fait que les endroits et les gens demeurent là, j'ai toujours l'impression du contraire, que tout est fini de l'autre côté; parce que c'est mieux de penser que c'est ainsi que de penser que la vie continue là-bas, sans moi. L'immigration, c'est aussi, selon moi, une sensation de déchirement éternel de soi, de cet être qui ne va plus jamais connaître entièrement le concept de maison, de chez soi.

Être immigrant est un état de constant malaise. L'immigrant va toujours se sentir coupé en deux, entre deux lieux. Chaque jambe dans un pays. Je me sens moitié quelqu'un et moitié autre, tout en sachant que je ne serai jamais une chose, ni l'autre, jamais complète. Peut-être plusieurs. Contrairement au réfugié, l'immigrant a un choix. On choisit de changer de pays et le poids de cette décision est notre entière responsabilité. C'est comme si j'avais décidé, de mon plein gré, de m'auto-infliger une blessure qui ne peut pas être guérie. Pour moi, la sensation de mort, de métamorphose, de réincarnation, d'avoir fait un long voyage dans un autre environnement aussi distant qu'une autre planète est évidente. L'immigrant n'a qu'une moitié de cœur. Parce que l'autre va toujours appartenir à d'autres gens. À d'autres endroits. Et il n'y aura jamais rien qui puisse remédier à ça. L'immigrant est un être hybride.

Ça fait déjà presque huit ans que j'ai quitté le Brésil. Ma carrière d'artiste explose partout dans le monde et plus que jamais avec des invitations à participer à des expositions en Allemagne, en Chine... Cependant, mon travail ne semble pas susciter autant d'intérêt, ni dans mon pays d'origine, ni dans mon pays d'accueil. Peut-être ne sont-ils pas prêts? Le





moment n'est peut-être pas encore venu pour moi? Qui sait?

Je me sens néanmoins aussi intégrée que je pourrais l'être, bien installée dans mon bel appartement du début du xx^e siècle à Montréal, avec mon compagnon québécois et nos trois chats. Après tout, avec mes amis, ils sont ma famille ici. On dirait un exemple parfait d'intégration réussie. Ce l'est certainement oui, mais pas sans une lutte féroce, une lutte de vie et de mort quotidienne, qui semble heureusement s'atténuer peu à peu avec le temps. La lutte pour trouver ma place dans un marché du travail chaque jour plus exigeant et contingenté, la lutte épuisante pour vivre dans une autre langue que la langue maternelle, la lutte pour juste « être »... Malgré tout cela, Montréal devient définitivement et de plus en plus mon chez moi. Il est sûr que quand je suis ici, le Brésil me manque. Mais je n'ai même plus de chambre chez mes parents. Je n'ai plus de lit. Alors, quand je suis là-bas, je me mets à penser à mon lit à Montréal, à mon indépendance, à la vie que j'ai créée ici, avant seule et maintenant accompagnée. Je pense à mes réussites et aux amis que je me suis faits. À mes endroits préférés ici aussi, parce que oui, ils existent. Ma vie ici, elle est à moi toute seule. Je l'ai bâtie de mes propres mains. Mais elle existe aussi ailleurs, dans une autre dimension. J'y existe aussi, différente, transformée.

En portugais on parle de « saudades ». Un mot, presque un concept, dont la prononciation même fait rêver et soupirer. Ce mot désigne une nostalgie, un manque de quelque chose, d'un endroit, d'une personne, un coup de vent chaud qui traverse un rideau léger qui bouge doucement, relevant une couche, deux couches, plusieurs couches de mémoire. La « saudades » est ce qui reste, autant la saluer et la transformer en art. TDC

Photo: Ludmila Steckelberg

Le silence de la forêt 2 – l'entité 1, 30 x 45 po, 2016.

